

CROIRE ENSEMBLE

par **Claude
BATY**

*Pasteur de l'Union des
Eglises évangéliques
libres à Paris*

Cordoue est une ville exemplaire, une parabole à elle toute seule. Sur une rive du Guadalquivir vous apprécierez les rues paisibles qui laissent voir des traces de l'ancien quartier juif, mais vous serez bientôt surpris par la beauté de l'immense mosquée qui témoigne du temps où les musulmans dominaient la terre andalouse. Quand vous y serez entrés, vous serez encore plus étonnés d'y trouver une cathédrale ! Une petite cathédrale à l'intérieur de la grande mosquée pour témoigner de la victoire chrétienne, de la « reconquête ». Cette rive raconte la lutte des trois religions monothéistes.

Ici, la vérité s'est imposée par les armes. Bien que chrétien, ou plutôt parce que chrétien, comment ne pas être gêné par cette justification de la vérité par la force. L'emploi des armes est légitimé par la conviction de posséder la vérité, et la vérité justifiée ensuite par les succès militaires. C'est une logique souvent mise en œuvre.

Mais à Cordoue, si vous traversez le pont romain, vous trouverez sur l'autre rive la *Calaborra*, une vieille tour dans laquelle est retracée l'histoire philosophique de la ville. C'est Roger Garaudy¹ qui est l'inspirateur de cette présentation. Il propose, à travers quelques personnages célèbres ayant séjourné à Cordoue, ce que j'appellerai un humanisme* mystique et syncrétique*. L'homme moderne regarde l'histoire un peu embarrassé et regrette que ses aïeux se soient battus alors qu'en réalité ils étaient d'accord. N'est-ce pas ce que les meilleurs d'entre eux ont voulu dire ? Il y a du vrai partout ; finalement, Juifs, Musulmans et Chrétiens visaient la même chose avec des mots différents. Dieu est le nom de leur idéal commun.

Cette ville illustre la situation dans laquelle nous nous trouvons encore : d'un côté du fleuve la vérité violente,

¹ Philosophe marxiste, penseur chrétien, puis musulman, puis...

Qu'on appelle le Christ

Avec le drame et le commentaire, la formule particulière de la généalogie concernant Jésus est presque entièrement explicitée. Pas tout à fait cependant. Il reste encore à préciser ce que signifient les derniers mots « ... *qu'on appelle le Christ* », c'est-à-dire l'Oint, l'Elu. Car l'adoption par Joseph n'implique pas nécessairement pour Jésus un droit de succéder aux rois d'antan sur le trône de Juda et Israël ! On ne se proclame pas roi tout seul. En l'absence de passation directe du pouvoir, il faut obtenir une reconnaissance nationale et internationale, et pas seulement familiale.

Pour Jésus, le procès et le « couronnement officiel » aura lieu à la fin de sa vie, sur la croix. Mais avant cela, Matthieu sélectionne dès le deuxième chapitre de l'évangile les événements de la vie de Jésus qui répètent les grandes alliances de l'Eternel avec Israël. Ceci afin de démontrer à sa manière que Jésus est élu et adopté par l'Eternel comme le peuple l'a été, qu'il ne sera pas un roi usurpateur qui détournerait Israël de son histoire, mais qu'il est l'envoyé, le messie qui accomplit enfin les promesses anciennes. Pour ces raisons, chacun (pas seulement ses parents adoptifs) est invité à le reconnaître et à l'appeler Christ.

CROIRE ENSEMBLE

par Claude
BATY

*Pasteur de l'Union des
Eglises évangéliques
libres à Paris*

Cordoue est une ville exemplaire, une parabole à elle toute seule. Sur une rive du Guadalquivir vous apprécierez les rues paisibles qui laissent voir des traces de l'ancien quartier juif, mais vous serez bientôt surpris par la beauté de l'immense mosquée qui témoigne du temps où les musulmans dominaient la terre andalouse. Quand vous y serez entrés, vous serez encore plus étonnés d'y trouver une cathédrale ! Une petite cathédrale à l'intérieur de la grande mosquée pour témoigner de la victoire chrétienne, de la « reconquête ». Cette rive raconte la lutte des trois religions monothéistes.

Ici, la vérité s'est imposée par les armes. Bien que chrétien, ou plutôt parce que chrétien, comment ne pas être gêné par cette justification de la vérité par la force. L'emploi des armes est légitimé par la conviction de posséder la vérité, et la vérité justifiée ensuite par les succès militaires. C'est une logique souvent mise en œuvre.

Mais à Cordoue, si vous traversez le pont romain, vous trouverez sur l'autre rive la *Calaborra*, une vieille tour dans laquelle est retracée l'histoire philosophique de la ville. C'est Roger Garaudy¹ qui est l'inspirateur de cette présentation. Il propose, à travers quelques personnages célèbres ayant séjourné à Cordoue, ce que j'appellerai un humanisme* mystique et syncrétique*. L'homme moderne regarde l'histoire un peu embarrassé et regrette que ses aïeux se soient battus alors qu'en réalité ils étaient d'accord. N'est-ce pas ce que les meilleurs d'entre eux ont voulu dire ? Il y a du vrai partout ; finalement, Juifs, Musulmans et Chrétiens visaient la même chose avec des mots différents. Dieu est le nom de leur idéal commun.

Cette ville illustre la situation dans laquelle nous nous trouvons encore : d'un côté du fleuve la vérité violente,

¹ Philosophe marxiste, penseur chrétien, puis musulman, puis...

intransigeante, la transcendance exacerbée, l'homme qui parle au nom de Dieu ; sur l'autre rive, des vérités qui s'arrangent, Dieu qui parle comme les hommes, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

Nous sommes, me semble-t-il, confrontés à ce dilemme aujourd'hui. D'un côté, ceux qu'on appelle facilement et commodément les fanatiques, les fondamentalistes, les intégristes, qui ont l'incroyable prétention de posséder la vérité et qui la brandissent. De l'autre ceux qui n'ont qu'une seule doctrine, c'est qu'il n'y a pas de dogme, seulement des vérités partielles, fragmentaires ; c'est l'homme qui importe. La charte des droits de l'homme a remplacé le décalogue.

Sommes-nous tenus de choisir entre les violents et les relativistes ? Faut-il, pour ne pas risquer d'être rangés avec les fanatismes violents et les sectes, mettre de l'eau dans notre vin ? La question est plus large encore : sommes-nous prêts, en tant que responsables chrétiens, à renoncer à croire ensemble de peur de faire violence à l'individu qui se fait sa religion à lui ? Sommes-nous conscients des enjeux ?

A Cordoue, entre la Calahorra et la mosquée-cathédrale, il y a le Guadalquivir, le grand fleuve. Entre la vérité mortelle et la vérité dépecée, il y a la vérité vivante du Christ ; c'est lui le fleuve d'eau vive qui peut nous faire échapper à l'alternative. Nous aurions certainement envie de nous mettre à l'eau et de nous laisser emporter par le courant pour échapper aux tensions. Mais nous devons faire face à la réalité et vivre dans le monde, dans une société où s'affrontent le relativisme et l'intégrisme ; parfois d'ailleurs cette confrontation trouve en nous un écho douloureux.

Comment donc croire ensemble ?

Le récent livre de Patrick Michel, *Politique et religion*, en donne une idée². La thèse générale de ce sociologue est que nous sommes irrémédiablement conduits à croire en mode relatif. Ce qui est recherché aujourd'hui ce n'est plus une règle, une norme, mais un langage : l'important, c'est la quête, pas le sens. Son raisonnement s'appuie sur l'histoire récente. Pendant longtemps la pensée a été structurée par l'opposition Est-Ouest. A l'idéologie marxiste s'opposait la démocratie. L'effondrement du communisme a été souvent interprété comme une victoire de la religion, de l'Eglise. Ceci d'autant plus facilement que l'Eglise a joué un rôle contestataire, notamment en Pologne. Or, dit-il, cette interprétation est fautive. L'effondrement du communisme est une étape dans une évolution longue qui sape la référence à la centralité, à l'universel.

² Patrick Michel : *Politique et religion*, Albin Michel, 1994.

C'est cet aspect de la modernité* qui a usé les totalitarismes. En défendant la démocratie, l'Église a collaboré avec la tendance « relativiste ». Et aujourd'hui, elle se trouve elle-même confrontée avec ce problème. Elle ne peut pas sans plus remplacer le communisme : le totalitarisme noir n'est pas plus accepté que le totalitarisme rouge³ ! Ce qui est en crise, c'est l'articulation entre croire individuel et croire commun : le croire ensemble ! Ce qui est profondément en cause est ce que les sociologues appellent *l'institution du croire*. Ce sont les églises, mais aussi la politique. La démocratie a vaincu parce qu'elle n'est pas une idéologie... L'effondrement du communisme est la victoire de la « modernité », une victoire qui a pu paraître comme celle de l'Église, mais qui en réalité l'empoisonne aussi. Patrick Michel conteste donc ce que certains ont appelé le « retour du religieux ».

Dans nos sociétés occidentales, ajoute-t-il, toute vérité du croire est dans le « comment », non plus dans le « quoi » ! Le temps du croire ensemble serait donc révolu ! L'univers du relatif dans lequel nous sommes entrés n'a qu'un seul dogme universel, c'est qu'il n'y a pas de dogme universel. C'est le règne du pluralisme*. Cette analyse, rapidement esquissée, caricaturale sans doute, nous intéresse directement, car nous sommes de ceux qui appelons à *croire ensemble*. Comment envisager l'Église sans croire ensemble ? Cette analyse, qui est une autre façon de parler de l'individualisme en n'en faisant pas seulement une conséquence de l'égoïsme, rejoint ce que d'autres ont observé dans d'autres secteurs.

Tony Anatrella, un psychanalyste, écrit dans son livre *Non à la société dépressive*⁴ que la fin du marxisme-léninisme fait croire qu'une vie ne peut se construire à partir d'un idéal. L'idéal apparaît comme une illusion. « Nous sommes aujourd'hui dans l'impasse de modèles sociaux qui ne proposent d'autres valeurs que celle de la subjectivité individuelle... » (p. 33). « Si les idées ont pu mener le monde, aujourd'hui nous risquons surtout de voir les émotions le dominer et c'est la capacité humaine de penser juste qui est mise en doute... » (p. 47). Agir selon ses envies est devenu le critère d'un choix qui se fait au détriment du sens (p. 52).

Pascal Bruckner, dans *La tentation de l'innocence*⁵, conduit une charge féroce contre deux pathologies de la modernité, *l'infantilisme* et *la victimisation*, qui sont, selon lui, deux manières

³ La défaite de Lech Walesa à l'élection présidentielle alors qu'il était soutenu par l'église catholique en est un exemple.

⁴ Tony Anatrella : *Non à la société dépressive*, Flammarion, 1993. T. Anatrella est prêtre et chroniqueur à *La Croix*, auteur également de *Interminable adolescence*, Cerf, 1988, et de *Le sexe oublié*, Flammarion, 1990.

⁵ Pascal Bruckner : *La tentation de l'innocence*, Grasset, 1995.

de fuir les difficultés d'être, deux stratégies de l'irresponsabilité bienheureuse. Nos sociétés, en relativisant les croyances, contraignent pour ainsi dire leurs membres à se réfugier dans des conduites magiques. Son analyse rejoint celle d'Anatrella en dénonçant l'infantilisation, le refus de la maturité, la puérité, jusqu'au culte de la sottise. L'individu moderne qui prétend ne tirer que de lui-même ses raisons d'être et ses valeurs, est incapable d'assumer cette charge.

Alain Finkielkraut fait une analyse de l'individualisme qui va dans le même sens. Nous sommes sortis, dit-il, d'une société où « tout ce qui n'est pas devoir est péché ». Après des générations qui ont expliqué le monde avec des philosophies de l'histoire, quitte à décrire le réel en fonction d'un idéal à venir, les générations actuelles ne croient plus en l'avenir. *No future* ! Si la morale n'est pas absente, la pensée, elle, est défaite⁶. La grande menace qu'il perçoit pour la génération à la sensibilité humanitaire, c'est celle d'une morale sans pensée. Il ajoute qu'il y a progression simultanée de l'individualisme et de l'uniformisation, car la vie privée est fortement influencée par des médias au message simplificateur qui font que tous finissent par réagir semblablement. Après un temps où chacun visait l'infailibilité de l'interprétation du monde, le temps est venu du relativisme. Celui-ci est largement le fruit d'un processus de différenciation des domaines. Autrefois, la théologie unifiait les savoirs. Il n'y a pas si longtemps la science (ou le scientisme) prétendait en être capable. Mais aujourd'hui, celui qui s'y connaît en informatique, que dira-t-il de pertinent sur le sens de la vie ?

Ainsi les sociologues, les psychologues, les philosophes s'accordent-ils sur un même constat.

Dans cette situation très complexe, il est intéressant de noter les efforts de nombreuses personnes pour fonder une morale sans religion et sans idéologie. Patrick Michel note à ce propos que la demande de sens s'exprime notamment par une quête éthique, accompagnée aujourd'hui par le refus de la norme morale rigide. Or, les églises semblent éprouver les plus grandes difficultés à répondre à une demande de sens autrement que par la reproduction de normes, ce qui va à l'encontre de ce pour quoi on les requiert⁷. A cet égard, le succès du petit livre de Fernando Savater, *Ethique à l'usage de mon fils*⁸, est révélateur d'une attente. Comment inculquer des principes de vie sans référence absolue ? L'essai est cependant intéressant.

⁶ Alain Finkielkraut : *La défaite de la pensée*, Gallimard, 1987.

⁷ Patrick Michel : *Politique et religion*, p. 16.

⁸ Fernando Savater : *Ethique à l'usage de mon fils*, Seuil, 1994.

Il y a un décalage évident entre les demandes de la société et les réponses de certaines églises. Le Pape, avec ses dernières encycliques, illustre cette rupture. Beaucoup aiment le chanteur, mais pas la chanson ; ceux qui le respectent sont loin de suivre ses prescriptions. Mais il serait de courte vue de penser que seul le contenu déplaît. S'il disait « d'accord pour le préservatif », il ne ferait pas pour cela l'unanimité. Ce que beaucoup refusent, c'est toute idée de normes, de valeurs universelles. Ce qui discrédite le Pape aux yeux de beaucoup, c'est moins ce qu'il dit que l'audace qu'il a de parler ainsi !

Les Evangéliques se retrouvent fréquemment d'accord avec le Pape sur les questions éthiques. Il ne faut pas tirer de ces concordances ponctuelles la conclusion qu'ils ont une réaction identique face à la modernité⁹. Le catholicisme est fréquemment « restaurateur » !, nostalgique de la chrétienté. Les Evangéliques ont parfois des idées semblables, aux Etats-Unis en particulier, mais fondamentalement leur approche est différente. Le catholicisme refuse la privatisation de la foi par nostalgie de la société chrétienne d'autrefois¹⁰ (avec ce que ce rêve a d'approximatif). Les Evangéliques ont en général prêché la rupture d'avec le monde (avec les excès et les commodités de cette position). La privatisation de la foi ne les dérange donc pas, eux qui étaient déjà marginalisés (en France particulièrement). Ayant toujours insisté sur la nécessité de la foi personnelle, en opposition aux rites sociaux du catholicisme, l'individualisme moderne ne les a pas troublés, dans un sens ils y étaient préparés. Mais ont-ils su faire la différence entre l'individuel et le personnel ? Ce n'est pas sûr. Le risque réel est qu'ils ne professent plus la foi de l'Eglise, mais une foi individuelle. Ne supportant plus guère d'obligation de la part de l'Eglise, ils viennent y consommer des biens spirituels, selon leur appétit. Si les Evangéliques réagissent ponctuellement et vigoureusement au relativisme moral¹¹, cela ne signifie pas que la modernité les ait épargnés.

La perspective de croire ensemble ne doit pas occulter le fait que nous partageons déjà beaucoup de croyances avant que l'évangile ne nous soit annoncé, et c'est encore le cas après, indépendamment de celui-ci. L'influence des médias sur la société moderne est suffisamment décrite pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister longuement ; il faut quand même en dire quelque chose, car nous touchons là un problème fondamental.

⁹ Ceux qui veulent approfondir la question trouveront un grand bénéfice à la lecture du livre de Pierre Lathuilière : *Le fondamentalisme catholique*, Cerf, 1995.

¹⁰ Remontant parfois jusqu'au temps béni d'avant *la* Révolution !

¹¹ En particulier sur l'avortement, un thème qu'ils ont privilégié.

Pascal Bruckner parle de la tisane des yeux à propos de la télévision ; n'est-elle pas aussi de la tisane pour l'intelligence ? Bien communiquer aujourd'hui, c'est l'art de ne rien dire en distrayant ! Dans un monde trépidant, il semble que nous ayons décidément opté pour le divertissement. Mais les médias, en distrayant, ne donnent pas moins une vision spécifique de la réalité, formant ainsi les pensées, finissant par définir ce qui compte, ce qui est important : les mythes modernes.

La publicité joue dans ce domaine un rôle important. L'ensemble des moyens de communication, mais tout particulièrement la télévision, a, de fait, usurpé un rôle qui appartenait à l'Eglise et qui consistait à créer des valeurs, à donner des repères. Sans se fonder sur une véritable philosophie, les médias ont imposé un style de vie. Sans avoir créé de nouvelles valeurs, ils ont conditionné les chrétiens eux-mêmes qui, comme les autres, consomment, non seulement des voitures ou du parfum, mais des idées¹².

Nous pouvons déjà comprendre pourquoi, à l'heure actuelle, l'évangélisation est plus facile qu'autrefois, mais pourquoi aussi l'engagement est plus difficile. L'évangélisation est plus facile parce que les barrières de l'institution (église catholique romaine par exemple) n'existent plus. Chacun est libre de croire ce qu'il veut... Il est intéressant d'entendre quelque chose de nouveau... (cf. Ac 17). *A priori*, l'ouverture est grande. Mais celui qui a écouté la « bonne nouvelle », qui aura apprécié l'ambiance de l'endroit, aura du mal à s'engager dans une institution qui, même de manière légère, va lui demander des comptes. Notons que ce qui est dit ici des nouveaux chrétiens vaut pour les anciens. Ces derniers ont facilement endossé le costume moderne du consommateur, du client, de celui qui a des envies, mais plus guère de devoirs.

Les stratégies possibles

Comment réagissent les églises ? Il y a plusieurs stratégies possibles. La première consiste à parler *moderne*, pluriel, au risque de devenir des chrétiens aux précautions de langage tellement calculées, aux prudences si grandes, qu'ils ne disent plus rien de clair et de simple. Mais il en est une autre qui colle bien avec la modernité : le recours à l'émotionnel. *L'ensemble* qui ne peut plus être réalisé par la pensée commune l'est par l'émotion, le fusionnel. Les communautés chaudes répondent à l'attente du public. Notons

¹² K. Jorgenson : « Modernity, Information, Technology and Modern Faith », in *Faith and Modernity*, Regnum Books, Oxford, 1994, p. 273ss.

que les « charismatiques » ne sont pas les seuls qui soient concernés par ce recours à l'émotionnel. Mais quand on appelle l'affectif à la rescousse pour unifier des convictions éparées, on prend le risque de bloquer la maturation.

Une autre façon de répondre au relativisme est de lui opposer une conviction totalisante qui ne laisse aucune prise à la remise en cause... ni au dialogue. C'est l'intégrisme. La conviction est une forme de repli, une alternative à une démonstration impossible. Mais ce raidissement dans une conviction aussi monolithique que la vérité qu'elle prétend détenir entièrement, est encore une façon de chanter : à chacun sa route, à chacun son chemin, passe le message à ton voisin¹³...

Entre le relativisme comme dogme et le repli intégriste ou émotionnel, il existe une autre voie. C'est la voie d'un « évangélisme » ouvert qui n'a pas renoncé à la maturité. Il s'agit d'aller à l'essentiel en apprenant à hiérarchiser les vérités. C'est ici un travail d'église ; je vous propose donc maintenant de poursuivre davantage une réflexion pastorale.

Réfléchir sur l'essentiel, c'est considérer que dans l'Écriture et par conséquent dans nos doctrines, il y a des choses essentielles qui nous rassemblent, et d'autres qui, justement parce qu'elles ne sont pas essentielles, ne nous séparent pas, mais participent à la richesse de la diversité. L'unité n'est pas l'uniformité, encore faut-il s'accorder sur l'essentiel, en principe et en fait.

Qui dit essentiel... dit secondaire, ou plutôt second. Or, dans le domaine de la foi, nous pourrions craindre à juste titre de livrer la vérité à notre appréciation faillible. La solution serait-elle alors de ne pas tenter cette distinction ? Cette crainte n'est pas d'aujourd'hui, puisqu'en 1847 le pasteur Jacques Reclus ne crut pas possible d'entrer dans l'Union des Églises Évangéliques (Libres) à cause de cela. Voici ce qu'il écrivait : « J'espère pouvoir donner une adhésion cordiale à tout ce que contient la déclaration de foi des Églises, je ne pourrais cependant y apposer mon seing ; moins à cause de ce qu'elle dit qu'à cause de ce qu'elle tait, ou ne dit pas d'une manière assez explicite. Je ne crois pas permis de faire un triage dans l'Écriture toute divinement inspirée¹⁴. » Deux remarques s'imposent à la lecture d'un texte comme celui-ci. Est-il raisonnable d'espérer tout dire et tout dire de façon explicite ? Ne doit-on pas, au contraire, confesser que nous ne pouvons ni tout dire, ni tout expliquer, car nous ne savons pas tout et ne comprenons pas tout ? À côté de ce que la Bible déclare de façon évidente, il reste des domaines où personne ne saurait trancher

¹³ Chanson du film à succès : *Un indien dans la ville*.

¹⁴ In *Correspondance Fraternelle*, 27^e circulaire, 1/VII/1851, p. 138.

définitivement sans abuser de son autorité. Et cela conduit à la deuxième remarque : il peut paraître plus spirituel de vouloir garder toute l'Écriture (en accusant les autres de trier !), mais dans la mesure où il faudra choisir inévitablement une interprétation dans toute l'Écriture, sur des questions non explicites, celle-ci deviendra par l'effet de la volonté humaine, vérité de Dieu au même titre que ce que Dieu a clairement enseigné dans sa Parole. A moins de se considérer comme les seuls interprètes autorisés de toute l'Écriture, nous voyons donc mal comment nous pourrions prétendre garder toute l'Écriture sans substituer sur bien des points notre propre autorité à celle de Dieu. Refuser de distinguer entre l'essentiel et le secondaire, n'est-ce pas inconsciemment confondre notre inspiration avec celle de l'Écriture ?

Puisque nous ne pouvons pas prétendre tout connaître et tout dire, n'est-il pas plus honnête de faire consciemment, et scrupuleusement, un travail de discernement dans la soumission à toute l'Écriture ? Ne faut-il donc pas accepter de dialoguer avec ceux qui n'ont pas les mêmes frontières ?

Il serait possible de donner des exemples tirés du Nouveau Testament, mais, pour faire court, contentons-nous de citer Calvin dans un texte fort connu de l'Institution chrétienne :

« Tous les articles de la doctrine de Dieu ne sont point d'une même sorte. Il y en a certains dont la connaissance est tellement nécessaire que nul n'en doit douter, non plus que d'arrêts ou de principes de la chrétienté. Comme par exemple, qu'il est un seul Dieu, que Jésus-Christ est Dieu et Fils de Dieu, que notre salut gît en sa seule miséricorde, et d'autres semblables. Il y en a d'autres qui sont en dispute entre les Églises, et néanmoins ne rompent pas leur unité... Il est vrai que c'est le principal de s'accorder en tout et par tout ; mais d'autant qu'il n'y a nul qui ne soit enveloppé de quelque ignorance, il faudra ou que nous ne laissions nulle Église, ou que nous pardonnions l'ignorance à ceux qui faudront dans les choses qui se peuvent ignorer sans péril de salut, et sans que la religion soit violée¹⁵... »

Quel essentiel et pour quoi ?

Distinguer l'essentiel du secondaire, c'est se donner la possibilité de vivre sa foi avec les autres, dans une église locale d'abord, entre églises ensuite. Il faut bien voir aussi que c'est par l'Église (locale et universelle) que nous irons à l'essentiel et serons gardés de l'égarer, en étant corrigés, édifiés, dans la soumission mutuelle. Dire que l'essentiel c'est le Christ semblerait clore la

¹⁵ Jean Calvin : *Institution de la religion chrétienne*, IV, 1,12.